

TEMPERATURE

Du 5 mars 1900.

Thermomètre de S. & L. CLAUDEL. Opticiens... Fahrenheit Centigrade... du matin... 60 13, Midi... 74 23, 3 P. M... 76 24, 6 P. M... 74 23

Bureau météorologique.

Washington, 5 mars — Indications pour la Louisiane — Temps-beau dans l'ouest; pluie dans la partie est mardi; mercredi beau, plus froid; vents frais du sud devenant nord-ouest.

Splendide Campagne DEMOCRATIQUE.

Nous voici lancés à fond de train dans la campagne électorale. La lutte, une lutte acharnée, est engagée entre le parti républicain et le parti démocrate. Ce qui étonne tout d'abord, dans le conflit qui a pour théâtre la Louisiane, Etat éminemment démocratique, c'est de voir figurer dans les rangs républicains un assez grand nombre d'hommes que leur origine, leurs antécédents, leur position sociale devraient engager à ne pas chanter odieusement et ignominieusement la palinodie.

Pourtant, le fait est malheureusement trop vrai. Des planteurs, jadis estimables et estimés, se sont laissés égarer par un misérable intérêt personnel et éphémère qui ne pourrait leur mener eux-mêmes qu'à la ruine, s'ils pouvaient réussir. Par bonheur, ils sont en bien petit nombre, et tout le bruit qu'ils font ne peut que tourner à leur déshonneur. Ils ont cru que la Louisiane les suivrait dans la voie de perdition où ils s'engageaient. Ils ont formé un parti qui n'a aucune raison d'être et ne peut les conduire à aucun résultat. Il est même étonnant que se voyant délaissés, comme ils le sont, par les populations, ils n'aient pas déjà abandonné la partie; qu'ils n'aient pas fait publiquement amende honorable, et ne soient pas rentrés au bercail qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Qu'ils jettent un coup d'œil sur ce qui se passe autour d'eux. Tout ce qui, en Louisiane, jouit de l'estime des populations, tout ce qui s'est conquis un certain crédit, leur tourne le dos; tout le monde politique, ainsi que tout le monde des affaires les repudie. Il avait pu, à un moment donné, se produire parmi les démocrates quelque refroidissement causé par l'absence d'adversaires sérieux. Ce sont eux qui ont rendu au parti sa vigueur, son énergie, son ardeur d'autrefois.

De tous les côtés, les patriotes arçissent plus nombreux que jamais; les meetings, succèdent aux meetings, tous plus enthousiastes les uns que les autres. Les scènes splendides auxquelles nous assistons sont assez significatives. Elles font comprendre nettement à tous que la Louisiane est aujourd'hui plus démocratique que jamais et qu'il n'y a, pour les républicains aucun espoir, nous ne disons pas de victoire, mais même de lutte. Ils seront écrasés bien avant le jour du scrutin; nous pourrions même ajouter avec le poète, que

le combat cessera faute de combattants. Alors, messieurs les républicains, avouez-vous franchement vaincus et mettez bas les armes; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Station du Carême

Cathédrale et St-Augustin.

C'est une grande et belle institution que celle du Carême. A certaines époques de son existence, l'homme égaré par l'appât irrésistible des plaisirs, ou—ce qui est plus terrible encore—fourvoyé par le démon tentateur de l'ambition ou d'un intérêt sordide, éprouve, quelles que soient ses origines, sa religion, sa position sociale, le besoin de se recueillir, de se demander où il est et où il va; s'il s'élève vers le ciel ou s'il court aux abîmes. C'est pour favoriser ce recueillement salutaire qu'a été institué le Carême, institution bienfaitrice entre toutes, que n'a peut-être pas inventée le christianisme, mais qu'il a perfectionnée, sanctifiée, divinisée pourrions-nous dire, puisque le Christ lui-même s'est soumis à l'abstinence et au jeûne, durant les quarante jours qui ont précédé sa divine mission. Aussi, toutes les Eglises chrétiennes et, en particulier, l'Eglise catholique, observent-elles rigoureusement et pieusement le saint temps de carême.

A partir du mercredi des Cendres qui nous rappelle nos humbles origines et la fin sublime à laquelle nous devons tendre, les fidèles affluent dans les temples, et les prédicateurs dans les chaires de vérité. Depuis dimanche, les églises ne désespèrent pas, surtout les jours où se font entendre les orateurs sacrés.

Parmi celles de nos églises où règne la même ferveur, nous devons citer, avant tout, la Cathédrale St Louis et l'Eglise St Augustin qui font venir de l'étranger, de France spécialement, des orateurs d'élite. Ce sont de vrais pasteurs des âmes—pauvres brebis, dit l'Evangile—que les révérends Mignot et Subileau. Ils savent, tous les ans, à cette époque bénie entre toutes, faire venir d'habiles et saints missionnaires dont les éloquents paroles réchauffent la piété dans les âmes et produisent les plus heureux fruits. A la Cathédrale, le très Rév. Mignot nous a procuré, comme à l'ordinaire, un des plus dignes disciples de Lacordaire, le Rév. Père Béchet, qui, dans un sermon d'ouverture, dimanche matin, nous a montré ce que peut faire l'éloquence animée par une foi ardente et un zèle que rien ne peut refroidir. A St Augustin, le Très Rév. Subileau a procuré à ses paroissiens le plaisir d'entendre le Rév. Alexis, autre missionnaire appartenant à l'ordre des Capucins. Lui aussi, a prêché pour la première fois, dimanche dernier, à la grande messe. Il doit se faire entendre trois fois par semaine, les mardis, jeudis et dimanches, pendant la station quadragesimale.

Quant au Père Béchet, l'éminent Dominicain, qui est attaché pour le moment à la Cathédrale, il donnera ses conférences les mercredis, vendredis et dimanches. Voilà une station qui va être bien remplie. Nous en félicitons chaleureusement les fidèles des deux églises dont nous venons de parler, et nous en remercions sincèrement leurs zélés pasteurs.

ECOLE CATHOLIQUE

D'HIVER D'AMERIQUE.

Nous avons assisté, hier soir, à la Salle Tulane à un bien intéressant spectacle. M. Harry Austin Adams faisait sa première conférence. On sait qu'il est extrêmement populaire à la Nouvelle Orléans, surtout parmi la population Catholique. Il y avait donc foule, comme l'an dernier, de reste. Le public, un public d'élite, s'attendait à une belle soirée et il n'a pas été déçu dans son attente. M. Austin Adams a été à la fois brillant et chaleureux; il s'est montré aussi érudite qu'éloquent, et ce n'est pas peu dire, car il est impossible d'apporter dans la parole, plus de brio, plus d'entrain, plus de vigueur. Il traitait un sujet bien émuovant; il faisait l'éloge de M. Thos Moore, à la fois poète et homme d'état et surtout catholique, convaincu, fervent, et doué d'un courage vraiment héroïque. On sait qu'il a payé de sa vie l'audace grande qu'il avait eue de défrayer hautement les scandales divorces du roi Henri VIII.

Mais avec M. Austin Adams on oublie vite le sujet traité, on ne plus écouter que l'orateur. Il y a tant d'ardeur dans sa parole, tant de vigueur dans sa pensée, tant d'éclat dans son style, qu'il attire sur lui seul toute l'attention et que l'on ne s'occupe plus de personne qu'il glorifie ou qu'il critique. Il a remporté, hier soir, un bien beau succès, et un succès cent fois mérité.

L'HERMETISME Contemporain.

Il n'est question à cette heure que des "gates" de Mlle Lina. Cette jeune femme, qui est aussi une jolie femme, n'incarne point seulement dans le sommeil magnétique les personnages les plus divers; il lui suffit d'entendre un air quelconque pour le traduire dans la série de gestes qui correspond à cet air. Avec un sujet comme Lina, M. de Rochas se fait fort de retrouver toutes les danses anciennes dont le secret s'était perdu: c'est une sorte de clavier vivant, mais chez qui les thèmes musicaux ont une répercussion toute mécanique. Elle s'affaisse à l'audition du *Misereur*, part en guerre sur les premières notes d'une pyrrhique et tangue de la croupe pour une bamboula. Cette femme est un rythme perpétuel.

A la Salpêtrière déjà, en touchant du pouce ou de la pointe d'un compas tel muscle du visage d'un de ses sujets, Charcot faisait exprimer à celui-ci ou l'ex-tase la plus parfaite, ou la frayeur, ou la honte, ou la mélancolie. Et, avant lui, Duchesne de Boulogne avait réalisé des expériences analogues. Il était prouvé, par ces expériences, que les fibres du muscle frontal sont l'organe de l'attention et de l'application; que celles du muscle pyramidal manifestent la méchanceté et le désir de nuire; qu'obtient l'expression du chagrin; et qu'avec tel autre groupe on réalise celle du rire sardonique. De là à conclure que le sujet hypnotique pouvait dépouiller

sa personnalité pour en revêtir d'étranges, il n'y avait qu'un pas. En fait, et même dans le cas de Mlle Lina, les choses m'apparaissent comme beaucoup plus simples.

Tout sujet agissant et normal est constitué par un ensemble de muscles et de fibres se rattachant à quelque centre sensoriel. Un sujet n'est pas tout dédaigné, toute extase, toute bonté, toute ferveur, mais il a la possibilité de passer par ces différents états suivant que les impressions du dehors émeuvent en lui les organes qui correspondent à ces différents sentiments. Quand un opérateur excite artificiellement l'un de ces organes, il suspend momentanément l'action des autres, qui, dans la vie ordinaire, sont perpétuellement émus. Il en résulte que la personnalité du sujet semble disparaître, alors qu'on n'a fait en réalité que prolonger un état généralement passager et l'isoler, par sa continuité, des autres états que traverse le sujet dans la vie normale.

La plupart des phénomènes magnétiques, dégagés des brumes qu'on accumule habilement autour d'eux, se présentent ainsi sous un jour assez simple; mais c'est simplement même qui nous répuge et, dans notre poursuite de l'inconnu, il y a beaucoup moins de désir de pénétrer cet inconnu que de vivre dans son atmosphère. Nous aimons en un mot le mystère pour le mystère. Comprendrait-on autrement la vogue dont a pu jouir, à la fin de ce siècle, une déséquilibrée comme Mlle Couesdon? Et Mlle Couesdon n'avait pas fini de jeter son feu qu'une nouvelle prophétesse, Mme de Montgruel, paraissait sur l'horizon et ameutait les badauds.

La pauvre humanité est indécrottable. En somme le cas de Mlle Couesdon et de Mme de Montgruel est le même que celui du bon vieux Michel de Nostradamus et de tous les "voyants" passés, présents et futurs. Nostradamus était ce petit médecin de Salon, en Provence, qui se piquait aussi d'astrologie. Henri II et Charles IX le consultèrent. Nostradamus, comme Mlle Couesdon, rendait ses oracles en vers, mais, au lieu de distiques, il se servait de quatrains. C'est ce qu'il appelait ses *Centuries*, et il les publia de son vivant même, en 1555. Elles étaient écrites dans une langue déplorablement phébus et régée d'un bout à l'autre, et, qui pis est, le galimatias. En quoi Nostradamus était fort conséquent, car on pouvait interpréter ses prophéties dans tous les sens possibles et ses commentateurs n'y manqueraient point.

Autre trait qui le rapproche de Mlle Couesdon et de Mme de Montgruel: Nostradamus prédisait surtout les calamités, telles que guerres, massacres, incendies, révolutions, etc. C'est de la prophétie à bon marché, car les hommes ne changent point, ni les peuples, et la violence et la méchanceté sont de tous les âges. On est sûr de tomber juste en annonçant que la paix n'est point éternelle et que la justice n'est pas de ce monde. La science augurale de Michel Nostradamus n'a pas d'autre assise; elle était fondée sur la crédulité instinctive des hommes et sur le secret pressentiment que le mal durera autant qu'il y aura des méchants. Elle est sans doute ce raisonnement plein d'habileté que se sont tenu, de nos jours, Mlle Couesdon et Mme de Montgruel. Encore ces prophétesse n'avaient-elles aucune prétention scientifique. C'étaient des occultistes sans le savoir; mais, à côté d'elles, il y a les occultistes con-

sciens qui se réclament de l'ancienne kabbale et couvrent leurs recherches du manteau de la philosophie.

Laissons de côté les spirites qui se sont groupés en faculté sous la direction de MM. Delaune et Laurent de Faget. Ne faisons attention qu'aux alchimistes purs; ceux qui ont fondé aussi une faculté dite des Sciences hermétiques, ou MM. Papus, Sédir, Cabris, Sizéro et Havard préparent les étudiants au "baccalauréat en kabbale" premier grade qui conduit à la licence et au doctorat martinistes. Cours de tarot, de pratique, de mystique, etc., c'est le moins qu'on y trouve et, gravement, on y consomme le temps à la recherche de la pierre philosophale et du problème de la transmutation des métaux. Il paraîtrait même que ce chercheur est en meilleure voie qu'on n'a fait en supposant tout d'abord: c'est ainsi que M. Tille-rau, un des affiliés, prétend avoir découvert déjà le microbe l'or.

Assi bien, n'est pas hermétiste qui veut. Il y faut une initiation préalable. Le bon hermétiste doit se soumettre courageusement aux prescriptions édictées par l'un des théoriciens du groupe qui s'appelle M. Jollivet-Castelot.

Les voulez-vous connaître ces prescriptions? Pour commencer, le néophyte entame à son réveil, "assis dans le lit, la tête et le buste recouverts d'un tissu de fine laine", l'oraison jaculatoire qui le mettra en communication sympathique avec les précurseurs de l'hermétisme contemporain: Roger Bacon, Albert le Grand, Nicolas Flamel, Paracelse, Raymond Lulle, etc. Suivent des ablutions, Tub et chéridone. Convenablement essuyé, le néophyte s'habille, déjeûne d'une rôtie et d'une tasse de thé, travaille jusqu'à midi, prend son repas, regagne son laboratoire et n'en sort qu'au coucher du soleil, pour observer "le lever des étoiles et de la blonde Séléné". L'eu de théâtre dans la soirée et le moins de distractions nominales possibles. Enfin l'heure de coucher venue, une dernière oraison jaculatoire et un petit examen de conscience destiné à constater les progrès de l'initié dans la voie de l'abolu.

Il ne m'appartient pas, profane, de discuter les affirmations des images contemporaines. Que cette magie ne contienne pas un tantinet de mystification, c'est au lecteur de décider. Mais M. Jollivet Castelot à l'air si convaincu, et M. Papus, et M. Sédir, et M. Sizéro et la magie des magies, Josephin Peladan! Dès qu'il s'y met une religion, toute pratique devient respectable. Au reste, M. Berthelot vous dira que la chimie est sortie de l'alchimie, que tout n'est point à mépriser chez les théurgues et que c'est à l'un d'eux, par exemple, Cardan, qu'on doit en al-gèbre la solution des équations du 3me degré.

Nous occultistes contemporains n'ont fait, que je sache, aucune découverte algébrique notable. Mais enfin c'est déjà beaucoup qu'ils y touchent. Ils ont au moins pur excuse le désir de savoir. Rien de pareil chez les détraqués qui ressassent à huis clos, dans quelques quartiers de Paris, le subit et les abominations de la messe noire. Ces malheureux n'obéissent qu'au sadisme de leur imagination. Leur mentalité est encore inférieure à celle de "je teux de sorts" et des envoûteurs campagnards. Une lamentable hérédité pèse sur ces derniers: c'est l'ignorance qui est chez eux la principale coupable; c'est elle qui fait combattre, et l'école primaire y pourvoira. Ne nous exagérons pas d'ailleurs l'importance du mal. En

dehors des spirites de profession, il n'y a d'attentés, dans les villages, que quelques esprits mal équilibrés, en peine de nouveau, "n'en fut-il plus au monde?"

Charles LE GOFFIC  
AMUSEMENTS.  
THEATRE TULANE.

On a tout dit sur Rip Van Winkle, cet Epiméride des temps modernes, qui a inspiré le drame le plus fantastique en même temps que le plus émouvant qui soit sorti d'une plume américaine. Rip Van Winkle a fait la fortune de son auteur et de bien des directeurs et la renommée d'un grand comédien, Jeff Jefferson.

Comme nous l'avions prévu, "Why Smith Left Home", qui est une bouffonnerie de la plus belle eau, a eu le succès de pièces de ce genre. Elle a fait rire, du commencement à la fin. Le public y avait cherché un amusement, et il a trouvé amplement tout ce qu'il cherchait, peut-être même davantage. Rien de plus desopilant que les mesaventures de ce pauvre et brave Smith, qui y va toujours à la bon-ne franchise, et est turpiné par ses parents qui sont plus maîtres chez lui qu'il ne l'est lui-même, qui finissent par lui faire abandonner la partie, et le forcent à quitter le foyer conjugal où il trouvait son bonheur. Les premiers rôles de cette drôlerie ont fait merveille, spécialement MM. F. Tannehill, Eng. Redding, etc. et Mme L. Wm Salter, J. Egle, Belle Chamberlain et autres. C'est un succès sur toute la ligne.

"Rosedale" nous l'avons déjà dit, est un des drames les plus charmants, les plus attrayants qu'il y ait dans le répertoire de la scène anglaise. Il est contenu de tous ceux qui fréquentent les théâtres américains et il est, à l'heure qu'il est, plus jeune, plus frais que jamais; et ce qui lui donne plus de prix encore en ce moment, c'est qu'il est interprété par une troupe d'élite qui est ici en permanence et ne fait que gagner chaque jour en popularité. On ne peut que féliciter MM. William Farum, W. H. Mordock, F. Lindon, Thos Keogh, ainsi que Miss Esther Lyon, Virginia Johnson, A. McGregor et Bianche Seymour, du succès qu'ils viennent de remporter; il est bien mérité.

Grand Opera House.  
"Rosedale" nous l'avons déjà dit, est un des drames les plus charmants, les plus attrayants qu'il y ait dans le répertoire de la scène anglaise. Il est contenu de tous ceux qui fréquentent les théâtres américains et il est, à l'heure qu'il est, plus jeune, plus frais que jamais; et ce qui lui donne plus de prix encore en ce moment, c'est qu'il est interprété par une troupe d'élite qui est ici en permanence et ne fait que gagner chaque jour en popularité. On ne peut que féliciter MM. William Farum, W. H. Mordock, F. Lindon, Thos Keogh, ainsi que Miss Esther Lyon, Virginia Johnson, A. McGregor et Bianche Seymour, du succès qu'ils viennent de remporter; il est bien mérité.

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé. Des milliers de métèques et des millions de personnes durant ces dix dernières années ont éprouvé les effets du Vin Mariani en prouvant sa supériorité sur tous les autres. Ce vin a été analysé et certifié par le plus grand chimiste de son époque, le Dr. Mariani.

DEPECHES

TELEGRAPHIQUE

LA NEUTRALITE

CANAL INTEROCEANIQUE.

Washington, 5 mars.—A propos du rapport annonçant que le Costa-Rica et le Nicaragua se préparaient à protester contre le traité Hay-Pauncefote, parce qu'il leur enlève le droit de fortifier le canal interocéanique, Señor Don Luis Corea, ministre du Nicaragua, a dit aujourd'hui que depuis 1825 la politique de son pays à l'égard du canal avait toujours été, comme celle des Etats-Unis, une politique de stricte neutralité, et que comme la neutralité et le droit de fortifier sont directement opposés, il en conclut que son gouvernement ne ferait pas de protestation.

Senor Calvo, ministre du Costa-Rica, a rappelé qu'à l'époque où le traité fut soumis au Sénat il se présenta chez le secrétaire d'état et lui exprima la satisfaction complète que les clauses du traité donnaient à son pays et à lui-même.

Plus tard, le secrétaire d'état Hay a déclaré qu'il n'y avait rien de fondé dans le rapport annonçant que le Nicaragua ou le Costa-Rica, ou les deux se préparaient à protester contre la neutralisation du canal, et qu'il n'y avait le moindre indice d'un mécontentement causé par l'article du traité Hay-Pauncefote relatif à la question de fortification.

Au contraire, a dit le secrétaire Hay, tous les avis officiels et autres reçus au département d'état des intéressés démontrent une approbation complète de chaque ligne de la convention récemment conclue.

Envoi de navires de guerre américains à l'Amérique Centrale.

Washington, 5 mars.—La note suivante a été affichée aujourd'hui au département de la marine: "Le *Derrot* et le *Marblehead* ont été envoyés à l'Amérique Centrale en conséquence de dépêches de nos représentants dans cette région qui indiquent le retour d'un état de choses troublé, pour y protéger les intérêts américains. Les fonctionnaires des départements d'état et de la marine ne disent pas de quels représentants il est question. En réponse à une demande d'informations on a dit que le département de la marine avait pris cette mesure à l'instance du département d'état. Les fonctionnaires de ce dernier département ont donné à entendre que les navires étaient envoyés plutôt à cause de rapports généraux annonçant des troubles dans l'Amérique Centrale que dans un but spécial.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

PREMIERE PARTIE.

(Suite.)

—Oui, Claudé, cette puissance-là en vaut une autre; agrandir ses biens d'années en années, payer peu la main d'œuvre, ven-

dre dans de bonnes conditions; ne voir dans tous ces gens fourbus, qui vous détestent parce que vous les faites vivre, que des machines, des sortes d'esclaves, des êtres inférieurs destinés à vous enrichir... C'est une satisfaction malsaine peut-être, mais c'en est une... et elle suffit à mon bonheur.

—Fort heureusement, ma pauvre tante. —Car, n'est-ce pas? je n'ai que celle-là... Oui, c'est encore une sorte de plaisir que de se savoir détestée... même par les siens. —Ah! ma tante, voilà une mauvaise querelle!

—Elle éclata de rire, lui frappa de la main un grand coup sur l'épaule. —Non, mon neveu, ce n'est pas une querelle... J'aime taquiner les gens, vous savez... Mais je connais votre affection à vous tous, grands et petits... Je n'ai que de la joie de votre côté... Ça me console de l'ingratitude de Chérie.

—Vous avez été à son égard très dure toujours. —Non, pas dure, sévère... pour son bien... une créature qui me doit tout... Enfin, elle verra plus tard... elle reconnaîtra ce que j'étais, au fond... Croiriez-vous qu'elle voulait partir, gagner sa vie à Paris...

—Non, pas dure, sévère... pour son bien... une créature qui me doit tout... Enfin, elle verra plus tard... elle reconnaîtra ce que j'étais, au fond... Croiriez-vous qu'elle voulait partir, gagner sa vie à Paris...

Et Mme Varagniez eut encore ce rire éclatant, qui sonnait très faux aux oreilles de son neveu.

—Non recouserons d'elle, fit la veuve, avant qu'il eût répondu; auparavant, il nous faudra parler de vous... car vous avez changé, vraiment, mon cher ami, oui, vieillissez depuis le dernier automne, de plusieurs années... Est-ce votre vie de Paris, votre vie brûlée, qui laisse les femmes jeunes, jusqu'à ce qu'elles soient décrépites, mais qui vous tue, vous les hommes?... Je n'y suis allée que deux fois, dans votre enfer, vous ne m'y rattraperez pas une troisième fois.

—J'espère bien que si... Vous nous avez formellement promis d'assister au mariage de Marie-Thérèse.

—Est-ce qu'il en est sérieusement question? —Très sérieusement, pour le printemps prochain.

—Ah! ah! vous pensez à l'établir, cette mignonne... elle est encore bien jeune.

—L'occasion... Et quand l'amour parle, il faut s'incliner. —La situation du fiancé? —D'une famille de militaires, lui fait partie du barreau de Paris... —Un de vos jeunes confrères, alors? —Oui... Vingt cinq ans, plein d'avenir... très orateur, la moindre cause que il mettrait en lumière lui ouvrirait largement les portes de l'avouaire

—Il la trouvera... Un beau crime, un accusé intéressant... Allons, Marie-Thérèse sera encore une heureuse!

—Je l'espère... Mais voilà notre monde... Si vous voulez bien, ma tante, les fiançailles n'étant pas officielles, nous ne dirons rien devant les enfants.

—Je serai muette comme une carpe, mon neveu... En effet, mêlés aux derniers vendangeurs, Marie-Thérèse, Chérie et les trois garçons pensaient à rentrer au logis.

La cloche du dîner sonnait. En quelques minutes, tout le monde se trouva de nouveau réuni autour de la grande table massive de la salle à manger: Mme Claude Varagniez, une femme de trente-huit ans, à laquelle on en eût à peine donné trente, avec cette élégance, ce charme que possèdent au plus haut degré les Parisiennes; Marie-Thérèse, pâle et brune, le type régulier du père, — les garçons bien plantés, rieurs et bruyants, en dépit des recommandations maternelles, — le père lui-même déridé, l'air satisfait. A tout instant, durant le repas, Mme Agathe Varagniez promenait son regard sur ces visages français, enjonnés, jeunes, aux prunelles brillantes, aux lèvres rouges, agréables à voir.

Chérie ne s'abandonnait pas devant elle; pourtant la jeune fille était transfigurée. Elle ne possédait point l'éclat,

la beauté déjà faite de Marie-Thérèse.

Si ce dernier eût saisi des lueurs, rapides comme des éclairs, si Paul chérie eût tourné en ces moments-là ses yeux vers ceux de sa marraine, la même réflexion leur fût sans doute venue: — Elle médite quelque chose de mauvais.

La soirée, la journée du lendemain, comme les jours qui vinrent ensuite, se passèrent au mieux au château de Val Rose.

Les vendanges suivirent leur cours, et les trois jeunes garçons ne se lassèrent point de courir le vignoble.

Marie-Thérèse et Chérie passaient ensemble le plus de temps possible, tantôt au château, tantôt à la ferme, s'éparpillant devant de la petite Lili, la choyante, la dorlotant comme une poupée. Ou bien, s'isolant à l'ombre de quelque bouquet de bois, elles causaient des heures entières, la supérieure de Paris, de son fiancé prié, Chérie écoutant ses confidences sans rien dire de sa vie, heureuse du bon-ur de cette belle jeune fille, toujours si simple, si bonne, si affectueuse à son égard.

Où, tout le monde l'aimait dans cette famille, et elle aimait tout le monde; mais son affection allait plus vive, s'exaltait lorsqu'elle songeait à ce que sa pauvre créature comme elle pourrait faire jamais pour la

leur prouver, vers Marie-Thérèse et vers son père.

Car ce dernier, chaque fois qu'il venait au Val-Rose, témoignait envers elle une sollicitude qui la touchait jusqu'au fond de son cœur tendre, refoulé dans ses modestes élaus.

Comme sa fille, comme sa femme, et quoiqu'elle ne se fût jamais plainte, il la savait malheureuse.

Malgré les sérieuses raisons qu'il avait de ménager sa tante, elle n'ignorait pas, qu'à plus d'une reprise, il tentait de l'arracher à sa domination.

Et, bien qu'il n'eût pas réussi, elle lui gardait une reconnaissance ardente. Mme Claude Varagniez, elle, prétendait profiter de la campagne sans se fatiguer. Cet automne était très beau, chaud même, elle ne quittait l'allée d'ormes plantées conduisant à la grille où, à l'abri du soleil, elle achevait une tapisserie destinée à reconstruire un berceau Louis XVI, le siège préféré de la châtelaine, qui n'en eût pour rien au monde renouvé de sa bourse le broché de soie tombant en loques, — que lorsque tante Agathe, toujours en mouvement, son trousseau de clefs à la main, car elle entendait jusqu'au pain, prétendant que les domestiques étaient tous des voleurs, la pria, après être venue bavarder à dix reprises avec elle, de l'accompagner à